

**SOPHIE
LAPALU**

Peut-être que la
première question
à poser à
Jean-Christophe Norman
serait celle-ci :
comment et pourquoi
as-tu décidé un jour
de devenir artiste ?

**JEAN-CHRISTOPHE
NORMAN**

Dans des
circonstances un peu
particulières

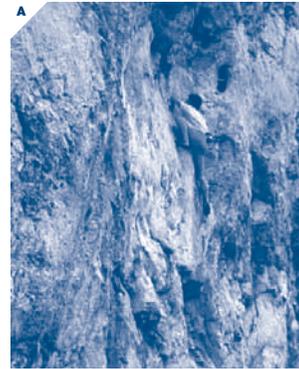
...

...

À l'époque, j'étais alpiniste, c'était mon activité principale. J'investissais tout mon temps et toute mon énergie dans cette passion où le corps était au centre de tout ^A. Et très vite, sans que je sache pourquoi, je suis tombé malade. Je n'arrivais plus à respirer. À ce moment précis, j'ai compris que les choses étaient sérieuses. Il me semblait évident que je me retrouvais engagé dans une voie, disons plutôt «difficile». Il ne fait guère de doute que mes jours étaient comptés. Le temps devenait un matériau très concret, presque palpable. Ce n'était plus du tout une chose abstraite et finalement assez lointaine. Non, là le temps était au centre de tout. Donc, dans ces circonstances, j'ai pris cette décision de devenir artiste. Mais vraiment. Une décision irrévocable. À cette époque, j'ai lu l'ensemble des écrits de Thomas Bernhard, et tout particulièrement ses écrits autobiographiques. Et voilà, ma décision prise. Et, assez étrangement, c'était un moment heureux. Sans doute parce que cela redistribuait de l'action dans ma vie. Au fond, j'ai toujours aimé m'engager dans des voies un peu difficiles. Tout cela s'est construit avec un arrière-fond où se mêlaient un intérêt pour l'art qui me venait

de l'enfance (de nombreuses visites au musée du Louvre ponctuées par de longs moments passés devant *La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Anne* de Léonard de Vinci), une quantité de lectures, et puis bien sûr une confrontation presque quotidienne avec des paysages, des lieux très différents et des ambiances contrastées. Très vite, j'ai concentré toute mon attention sur le temps, sur le passage du temps. Sur des feuilles, j'écrivais le passage du temps. Je regardais, à intervalles réguliers, le cadran d'une montre numérique, et je recopiais ce temps vu. Toujours dans le même ordre : le jour, le mois, l'année, l'heure, la minute, la seconde. C'était pour moi une façon de raconter une histoire personnelle, mais sans anecdotes, de la façon la plus simple et la plus directe possible. Cela a duré comme ça plusieurs années. Plus tard, quand mon état de santé s'est amélioré, quand enfin j'ai pu retrouver mes capacités, j'ai compris que je devais exploser ce cadre de la feuille ou du tableau. Un jour, après un voyage au Japon, j'ai reçu d'une amie une photographie où on la voyait marcher en kimono dans les rues de Tokyo ^{Fig.1}. Elle semblait marcher sur un fil. En voyant cette image, j'ai visualisé une ligne et j'ai imaginé mon écriture sous cette forme. J'ai commencé à écrire ainsi sur le sol

à Paris avec des craies blanches. Tout d'abord sur des portions de rues, puis des rues entières et ainsi de suite. Très vite, j'ai imaginé des traversées de villes entières en usant de cette méthode ^B. Et la première que j'ai traversée ainsi a été Berlin. C'était en 2005 ^{Fig.2}.



Les années escalades,
Haute-Pierre, 1991

Crossing New York, 2008

^{SI} Ce qui m'intéresse beaucoup est la notion de temps ici ; tu sembles te calquer sur le mouvement du monde. Tu consignes la mesure du temps circulaire sur le globe lui-même, et tu joues comme cela sur deux modes temporels, deux lectures du temps complémentaires, exclusives, mais qui paradoxalement s'excluent. Il y aurait Chronos, qui est le temps des corps, et l'Aiôn, le temps des incorporels. Chronos n'aurait qu'un temps, c'est le temps présent, le présent vivant, qui n'arrête pas de faire suite à un autre, sans passé ni futur ; une succession de présents emboîtés, cycliques, répétitifs, toujours limités. Ton geste s'incarne dans ce présent d'ailleurs, tandis que l'Aiôn est un autre mode temporel qui possède deux temps, le passé et l'avenir, mais qui n'a pas de présent. Dès qu'un geste s'accomplit, il est déjà passé ou il va s'accomplir. Il est aussi le futur de quelque chose. Chez toi, si le geste s'incarne au présent, il engage aussi une éternité paradoxale où quelque chose va déborder, va survivre à son effectuation et du coup s'inscrire dans l'Aiôn (*cf. Gilles Deleuze*). Je pense que ton art tend à cette forme d'éternité, fait événement, survit au simple geste et vient nous toucher, nous,

spectateurs d'un autre temps, qui serait presque le futur de cette action, et en même temps nous montre le passé de ce qui a été. Tu défies le temps, et pour cela tu t'imposes des protocoles systématiquement. Par exemple, tu vas marcher un jour et une nuit à Istanbul ou Buenos Aires. Peux-tu nous raconter?

JCN La première marche de ce type, je l'ai réalisée à Tokyo, avec ce désir plus ou moins formulé de radicaliser le rapport au temps. C'est un peu comme si une journée entière était la parabole d'une vie. Il y a cette phrase de Borges à propos de Joyce: «Le temps d'un de nos jours est tout le temps du monde.» Bien sûr, la volonté de renouer avec la question de l'effort, de l'itinéraire, était là aussi. Et puis, chaque fois, l'expérience est très différente. À chaque fois se pose la question des traces que je vais conserver de ces expériences, de ces «grands jours». Alors, je ne sais pas s'il faut ici parler de protocole, mais en tout cas, il y a une grande part d'inconnu. La première fois que j'ai marché aussi longtemps, c'était donc à Tokyo. Je suis parti avec un enregistreur de son que j'ai laissé ouvert durant toute la marche. L'unique trace que j'ai conservée de cette marche est cette bande-son continue qui relate cette sorte

d'expédition horizontale qui, sans doute, fit un écho à mon passé. Ces très longues marches génèrent immanquablement des états très contrastés, les hauts et les bas alternent, mais les traces que je garde sont assez légères et tiennent ces changements spectaculaires à distance.

SL Comment naissent tes projets, comment les imagines-tu?

JCN C'est assez variable, mais le plus souvent c'est intuitif et motivé par l'idée de vivre des expériences.

SL Prenons un exemple concret, *24 hours walking Vilnius*, 2008 **C**.

JCN En 2008, j'ai été invité à exposer au CAC Vilnius dans le cadre d'un échange avec la France. En amont, j'avais réalisé un projet intitulé *Constellation walks* **D**. L'idée était de reproduire en marchant les contours de la ville de Vilnius dans une constellation de villes dispersées à travers la planète. À la suite de ce projet, Simon Rees m'a proposé de venir en résidence à Vilnius. Là-bas, pendant l'été, j'ai réalisé plusieurs projets, et celui-ci en faisait partie. C'est arrivé en cours de route si l'on peut dire. Cela continuait ma série de longues marches commencée à Tokyo. Finalement, c'est un peu comme un peintre qui travaille par série, sauf qu'ici ce sont des expériences, des villes.



*24 hours walking
Vilnius, 2008*



*Constellation Walks,
Tokyo, 2008*